

Réception de M. B. VIRAT

Allocution de M. A. CHARTON, président

MESSIEURS,

Nous avons aujourd'hui le plaisir d'accueillir parmi nous Monsieur Bernard VIRAT, nommé officiellement membre titulaire de notre Compagnie après une brillante élection.

MONSIEUR,

Il m'est fort agréable de vous recevoir : vous représentez pour nous la tradition Pastorienne que nous honorons toujours avec fierté et l'occasion m'est donnée, au surplus, de saluer la mémoire de l'un des membres les plus éminents de cette Académie, Gaston RAMON, Directeur honoraire de l'Institut Pasteur, à qui vous devez toute votre carrière. Une vieille amitié lie vos deux familles : ses parents et vos grands-parents étaient, en effet, les uns et les autres, boulangers en Bourgogne. Votre père venait assez fréquemment rendre visite à son ami, étudiant à Alfort, dans ce laboratoire de Chimie où RAMON apprit à connaître, avec MONVOISIN, la valeur antiseptique du formol, dont il devait tirer plus tard les conséquences que l'on sait.

Jeune bachelier, vous hésitez sur la voie à suivre ; votre amour de la vie champêtre, de la nature, des sports de plein air ne semble guère vous orienter vers une activité sédentaire. C'est à ce moment que se manifeste l'influence de M. RAMON et, suivant ses conseils, vous prenez la décision de faire vos études vétérinaires. A votre sortie de l'Ecole d'Alfort, où vous fûtes élève de laboratoire de M. VERGE, en microbiologie, vous entrez, en 1943, parrainé par M. RAMON, à l'Institut Pasteur de Garches. Sans doute, votre destination première est-elle, assez modestement, l'hyperimmunisation des chevaux producteurs de sérums thérapeutiques et la surveillance sanitaire de la cavalerie. Mais, le Maître ne tarde pas à vous associer à ses travaux entrepris, à l'époque, sur la production des sérums anti-aphteux et anti-tétanique et sur l'immunisation contre l'infection par le bacille de PREISZ-NOCARD ; il vous dirige, en outre, dans la préparation de votre thèse de Doctorat Vétérinaire sur le principe et les applications des substances adjuvantes et stimulantes de l'immunité, que vous soutenez en 1964.

A la fin de la guerre, le départ de M. RAMON modifie profondément l'orientation de votre carrière pastorienne. Dès votre retour de l'Armée, en 1946, vous êtes affecté au Service Vétérinaire de l'Institut Pasteur de Paris et vous suivez le Cours de Microbiologie.

Tout au long de ces 20 dernières années, votre activité s'exerce dans plusieurs domaines : enseignement dans le cadre du Cours de Microbiologie de l'Institut Pasteur, production de vaccins et d'antigènes, recherche fondamentale et appliquée. Assistant, puis Chef de Laboratoire dans le Service de Microbiologie animale, vous faites, sous la direction de notre savant et distingué collègue M. JACOTOT, de nombreux travaux qui se traduisent par une soixantaine de publications. Les plus importantes ont trait au charbon bactérien, à l'encéphalomyélite infectieuse enzootique et à l'encéphalomyélite allergique du porc et, surtout, à la myxomatose et au virus du fibrome de SHOPE, dont l'étude requiert la majeure partie de votre activité de recherche, en collaboration avec nos collègues, MM. JACOTOT et VALLÉE.

Apprécié par tous ceux qui vous entourent dans la grande famille pastoriennne pour votre courtoisie, votre cordialité, mais aussi pour votre droiture, votre sens de la méthode, de l'ordre et de la discipline, vous êtes, en 1966, chargé de mission auprès du Secrétaire Général de l'Institut Pasteur et nommé Sous-Directeur, quelques mois plus tard.

C'est dire qu'il vous était dû d'être, non seulement membre de l'Assemblée de l'Institut Pasteur, membre de la Société française de microbiologie, membre de la Société de médecine vétérinaire pratique, mais encore de figurer comme membre de notre Compagnie dont l'audience vous est assurée.

Le bureau de l'Académie se joint à moi pour vous féliciter et vous inviter, mon cher Collègue, à prendre place parmi nous.

Remerciement de M. VIRAT

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS,

« Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité. »

Ce propos de DÉMOCRITE me fut remis en mémoire peu de temps après que vous eussiez porté vos suffrages sur mon nom et j'ai tenté de l'appliquer au nouvel état que vous veniez de me conférer.

Était-il le fruit du hasard, de la nécessité ou de ces deux hypothèses assemblées, telle était la question qu'avec une immodestie blâmable pour un futur récipiendaire j'osais cependant me poser et, audace plus grande encore, à laquelle je tentais de fournir une réponse.

Rebuté d'emblée par l'interprétation de la seconde partie de cette proposition, la nécessité, je m'attaquais à la première, le hasard, et fut très rapidement convaincu qu'en effet ma présence parmi vous était, avant tout, le fruit du hasard, de ce hasard qui, dit-on, fait bien les choses et qui, pour moi, les fit fort bien. Il les fit fort bien en effet puisque j'eus la chance princeps d'avoir pour guider mes premiers pas dans la carrière pastorienne, vous venez de le révéler, Monsieur le Président, celui que nous révérons tous aujourd'hui comme l'une des plus pures gloires de notre profession, Gaston RAMON. Permettez, Messieurs, à celui qui, pendant plus de quarante années, lui voua une constante et filiale affection de lui exprimer aujourd'hui, publiquement, les sentiments de reconnaissance et d'admiration profonde qui sont les siens.

Hasard également, Messieurs, et chance qui voulurent que, près d'un quart de siècle après ma sortie de l'Ecole, je retrouve comme Secrétaire Général de votre Compagnie celui sous la férule toujours bienveillante et parfois redoutée duquel je passais sur les bancs de l'Ecole, pourquoi ne pas en convenir, quatre des meilleures années de ma vie. Et cela, Monsieur le Directeur, vous savez que je ne saurais l'oublier.

Chance, Messieurs, d'avoir retrouvé parmi vous presque tous ceux auxquels je dois ce que je sais : mes maîtres d'Alfort au premier rang desquels vous vous trouviez, Monsieur le Président, ce qui me procure le plaisir de vous remercier doublement pour les paroles si élogieuses que vous venez de prononcer à mon endroit, persuadé cependant que la part qui m'en revient est bien faible comparée à celle de mes maîtres de l'Institut Pasteur, Monsieur JACOTOT et mon ami André VALLÉE, artisans exceptionnels d'une collaboration parfaite, efficace et combien agréable de vingt années.

C'est vous dire, Messieurs, toute la confusion et aussi, pourquoi le sceller, la fierté qui m'envahissent au moment de succéder dans votre Compagnie à l'un de ceux qui l'illustrèrent et la servirent le mieux, le Professeur COQUOT qui en fut Membre pendant plus de soixante années.

Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir Adrien Coquor pour maître puisqu'il quitta l'Ecole en 1941 alors que je terminai ma seconde année d'études ;

c'est dire, Messieurs, que je crains fort que l'éloge que je dois en faire aujourd'hui ne soit qu'une mauvaise redite des très belles notices écrites en 1966 par votre Président, Monsieur DURIEUX, et par le Professeur DRIEUX dans le Recueil d'Alfort. D'avance, je vous prie de m'en excuser.

Né le 17 mars 1876 à Aÿ en Champagne, d'une famille de vigneron, Adrien COQUOT, très vite remarqué par ses maîtres de la Communale, est envoyé au Collège d'Epernay pour y poursuivre de brillantes études secondaires. Il entre en 1895 à l'Ecole d'Alfort : il en sort Major de sa promotion en 1900 après avoir passé deux années comme élève de laboratoire dans le service de NOCARD. Mais, contrairement à ce que l'on aurait pu penser, ce n'est pas par la Chaire de Maladies contagieuses que se sent attiré le jeune diplômé mais par celle de Pathologie chirurgicale et dès le mois d'octobre, il remplit, aux côtés du Professeur ALMY, les fonctions de répétiteur auxiliaire. Deux ans plus tard, à la suite de la démission d'ALMY, il est chargé de l'enseignement de la Chirurgie et, brûlant les étapes, il est nommé, après un concours particulièrement brillant, Professeur titulaire de la Chaire en 1903 à l'âge de vingt six ans !

C'est donc pendant quarante années qu'Adrien COQUOT va enseigner la Chirurgie à Alfort, carrière considérable qui ne sera interrompue que pendant deux années par la Grande Guerre.

Une cinquantaine de notes ou communications ont été présentées par Adrien COQUOT à l'Académie vétérinaire ou publiées dans le Recueil d'Alfort. Elles traitent, essentiellement, d'observations de Pathologie chirurgicale ainsi que de techniques opératoires : javart, névrotomie du médian, opération du cornage, hernie ombilicale du cheval, opération du tic à l'appui, chirurgie des glandes annales du chien, hystérectomie de la chienne et de la chatte. Mais ce n'est pas, je pense, faire preuve d'irrévérence de dire que ses écrits ne constituent pas l'œuvre qui contribua le plus à faire d'Adrien COQUOT le chirurgien de grande réputation qu'il est devenu.

Ce qui domine chez lui, c'est, avant tout, une maîtrise exceptionnelle dans la technique opératoire, technique qui, poussée à ce niveau, devient un art véritable, non pas au sens habituel qui lui est donné lorsque l'on parle de l'art vétérinaire ou de l'art militaire, c'est-à-dire cette manière de faire les choses selon certaines règles bien établies ; non, l'art de COQUOT était l'apanage du véritable artiste, cette expression d'un idéal de beauté auquel il avait consacré sa vie.

Comment résisterai-je, Messieurs, pour illustrer cette grande figure, au désir de vous lire ces quelques phrases du Professeur DRIEUX qui fut son élève : « ... COQUOT intervenait trop rarement à notre gré, mais lorsque le bruit se répandait que le maître opérait en personne, alors c'était une grappe de visages attentifs, puis admiratifs qui se penchaient au-dessus de son épaule... », et plus loin : « ...devant l'opéré de la veille, il écoutait soigneusement le rapport de l'étudiant qui l'avait en charge. Quelques gestes que nous suivions avec attention, quelques commentaires sur le pronostic et le traitement que nous écoutions avidement, une tape sur l'encolure du cheval ou une caresse au petit chat et l'on passait au suivant. Cela se déroulait simplement mais avec un résultat particulièrement efficace car nous étions entre les mains d'un des plus grands cliniciens qui aient illustré la Chaire de Pathologie chirurgicale. »

Ainsi s'exprime le Professeur DRIEUX : « nous étions entre les mains... ». Est-ce assez dire, Messieurs, la véritable emprise qu'exerçait COQUOT sur ses élèves, au même titre qu'un grand musicien ou qu'un peintre de génie.

Quel exemple pour nous que celui d'Adrien Coquor et c'est là peut-être que la deuxième partie de l'affirmation du philosophe que j'évoquais au début de ce propos trouve sans doute sa justification. N'est-il pas utile en effet que parfois soit rappelé l'exemple d'hommes tels que lui et n'est-ce pas nécessaire aujourd'hui, alors que certains nuages semblent s'amonceler sur l'avenir de notre profession. Comme il semble lointain, Messieurs, le Professeur Coquor, de certaines préoccupations actuelles. Comme son bistouri, instrument de son art, paraît grand à côté de la seringue dérisoire du piqueur puisque tel est le terme dont acceptent d'être affublés nos jeunes qui, jadis, étaient des aides au sens plein et honorable du terme.

Je ne crois pas, Messieurs, dussais-je vous paraître bien présomptueux, au vent de l'histoire. L'histoire des professions, comme celle des nations, est telle que la forgent les hommes qui les composent et ce n'est pas parce que la prophylaxie aura transformé le parc de notre vieille Ecole en parc automobile que la profession s'en trouvera grandie, même si deux enzooties majeures semblent provisoirement maîtrisées.

Oui, Messieurs, il semble de toute nécessité de rappeler la mémoire et de proclamer les mérites de nos grands anciens, d'hommes tels qu'Adrien Coquor ; et si, pour ceux qui l'ont connu et aimé, l'évocation que je viens d'en faire semble quelque peu imparfaite, qu'ils ne m'en tiennent pas rigueur et qu'ils partent à sa recherche, à Alfort, que sa haute stature hanta si longtemps. Je suis sûr qu'ils pourront, avec un peu d'attention, près des murs de notre vieille chirurgie, apercevoir, dans les brumes matinales d'une journée d'automne, une calotte noire flottant telle une auréole sur un immense tablier blanc.
